

Le paure ome se renouvelo
 Soun ouro de dolh, — es tout blanc.
 Vol parti, — t'a la toubarelo
 E s'apuio à-n-un cap del banc.

E mentre que l'autre lagremo,
 El sousco, e lèu pot i parla :
 « Peire, è no doulou que s'estremo !
 Te la vau moustra saquela.

« O moun amic ! Abiò n mainatge
 Que m'aimabo de tout soun cor ;
 Ero brave, plé de couratge.
 Sense le vanta valiò d'or.

« De nostre oustal fousquét la joio.
 O boun-ur ! Cresquet dous e fort.
 Per que fa ? Per esse uno proio
 D'emperatou. Toumbèt al sort.

« Sétanto dex ! L'afrouso annado !
 Abiò vint jouns de permissieu,
 Quand la Prussio descadenado
 Venguèt sus nous aus. Qun adieu !

« Me diguèt : Pararè la Franço.
 Cal pas que's loups venguen aici !
 De nostro car fa 'no boubânso
 A ne daissa pas un boussi. »

Le pauvre homme se renouvelle son heure de deuil ; il est tout (pâle).
 Il veut partir, mais il a sans cesse des défaillances et s'appuie à l'un des bouts du banc.

Et tandis que l'autre larmoisait, lui songe, et bientôt il peut lui parler : « Pierre, j'ai une douleur qui s'enferme ! Je vais te la montrer cependant.

« O mon ami ! J'avais un enfant qui m'aimait de tout son cœur ; il était bon, plein de courage. Sans le vanter il valait de l'or.

« De notre maison il fut la joie. O bonheur ! Il grandit doux et fort. Pourquoi faire ? Pour être la proie d'un empereur. Il tomba au sort.

« Soixante-dix ! L'affreuse année ! Il avait vingt jours de permission, quand la Prusse déchaînée vint sur nous. Quel adieu !

« Il me dit : « Je défendrai la France ! Il ne faut pas que les loups viennent ici, et de notre chair faire bombance à n'en pas laisser un morceau. »